

quelques petites boules de gomme sucrées. Voilà ce que j'ai vu de mes propres yeux, pendant les trente jours qui ont précédé la fête de Paques. Depuis ce jour, elle fut un peu plus calme et recouvra la parole. Un jour elle me dit : M. l'abbé, une idée me passe par la tête depuis deux ans, il faut que je vous en fasse part. — Qu'est-ce donc ? — C'est de faire un vœu pour obtenir ma guérison ; mais comme je n'ai jamais demandé cette grâce au bon Dieu, je craindrais de désirer une chose contraire à sa volonté en lui demandant la santé. — Ne craignez pas, lui dis-je ; le bon Dieu sait bien ce qui nous est avantageux : soyez bien sûr qu'il ne vous rendra pas la santé pour votre malheur. Après que je l'eus engagée fortement à formuler ce vœu, elle s'y détermina enfin (c'était un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvières et au tombeau de saint François-Régis). Je veux commencer, me dit-elle, par une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge. Quand faut-il la commencer ? — Commencez-la le premier jour du Mois de Marie. Elle fit en effet ce vœu, et je lui apportai la sainte communion. Dès qu'elle eut commencé ses prières en l'honneur de la bonne Mère (c'est ainsi qu'elle l'appelait), elle disait à qui voulait l'entendre : Je fais une neuvaine à la Ste. Vierge pour ma guérison. Une fois entre autres, elle dit au ministre protestant : Vous priez bien un peu la Ste. Vierge pour moi ?... Le protestant, comme vous pouvez bien le penser, n'avait pas grande confiance ; l'on n'osait pas rire aux éclats, à la vérité ; mais on lui disait : Nous verrons dimanche : c'était le septième jour. Enfin le samedi soir arriva ; pas le moindre changement. Je vis son bras retomber comme du plomb quand on le soulevait ; sa tumeur était affreuse à voir, l'on y avait appliqué des vésicatoires et des pommades irritantes, qui avaient cruellement fait souffrir la malade, et sans diminuer l'enflure, y avaient laissé une large et vive plaie. L'on ne s'attendait guère à la guérison, au moins parmi les protestants. Le dimanche matin, il me tardait, comme vous devez croire, d'aller lui porter la sainte communion ; mon cœur battait en traversant les allées de l'hôpital. J'entre et la première chose que je vois, c'est ma pauvre malade, les deux mains jointes élevées vers le ciel ; et aussitôt elle fait le signe de la croix avec la main qui, la veille, ne donnait pas signe de vie. Je m'approchais, et elle me dit : M. l'abbé, je suis guérie, tout mon mal est passé ; j'ai déjà pu me lever. En effet, le bras, la jambe sont libres ; l'affreuse plaie de l'épaule a disparu subitement, au point qu'on n'en remarque plus la moindre trace. Les infirmières me criaient à tue-tête : C'est un miracle ! Aussitôt le bruit s'en est répandu dans toute la ville. L'affluence était si grande le dimanche qu'on a été obligé de fermer la porte de sa chambre et de refuser l'entrée aux curieux. Le médecin arrive pour sa visite ordinaire, et lui demande comment elle se trouve ; il ne savait rien encore. La malade lui répond d'une voix forte, sonore (elle avait à peu près perdu la voix depuis longtemps) : M. le docteur, je suis très-bien ; oui, voyez mon bras. Il s'approche, examine, s'étonne... Ma jambe est aussi libre. Nouvel étonnement... Mais mon cancer, ma grosseur à l'épaule ont disparu !... Le médecin rougit, tant il avait peur du miracle... Enfin il sort sans mot dire. Le ministre (ceci est curieux) apprend la guérison dans la journée ; il n'ose y venir lui-même, mais il envoie sa dame, qui a dû dire au moins : Elle est guérie. Il vient lui-même plus tard, fait son compliment à la malade, en lui disant : « Vos prières ont été exaucées. » — Oui, je vous l'avais bien dit la semaine dernière, qu'un bon fils ne peut rien refuser à sa mère. — Oui, répond le ministre, et il s'en va. Le lundi, huit médecins arrivent, car ils ne croyaient pas aux bruits qui couraient ; cependant, l'ayant examinée, palpée, le résultat fut qu'elle était guérie ; mais l'important, c'était d'expliquer la guérison. L'un l'attribuait à la pommade, l'autre aux vésicatoires, celui-ci aux effets de l'imagination. Enfin les docteurs y perdent la tête. Pour nous l'explication est facile : *Petite et accipietis* (demandez et vous recevrez). J'aurais bien d'autres détails à vous donner sur la personne et sur les visites qu'elle a reçues des médecins des environs ; mais il me semble que je suis trop long. Du reste, tout ce que je viens de vous écrire, j'é l'ai vu de mes deux yeux ou entendu de mes deux oreilles, de sorte que vous pouvez être parfaitement sûr de l'exactitude des faits.

« Dieu soit loué, mon cher ami, la très-sainte Vierge a fait briller un trait de lumière bien vif aux yeux des protestants ; déjà un bon nombre de malades qui ont été témoins des souffrances et de la guérison de la malade commencent à aimer la très-sainte Vierge, et nous envient le bonheur d'être nés catholiques. »

Le fait relaté dans cette lettre, écrite par l'un de MM. les vicaires de la paroisse catholique de Genève, nous a été rapporté par plusieurs témoins oculaires, habitans de Genève, ou Français dont les uns connaissaient l'état de la malade avant sa guérison, et les autres, avertis par le bruit du public, ont été la visiter après sa guérison. La malade avait été recommandée aux prières de la Confrérie du Saint-Cœur de Marie à Genève, et à celles de l'Archiconfrérie de Paris.

Quand à la manière de faire le Mois de Marie, il n'y a aucun exercice particulier de prescrit. Il suffit de faire tous les jours quelque prière publique ou particulière, ou quelque autre œuvre de piété en l'honneur de la Ste. Vierge. Voici ce que dit Bonvier à ce sujet :

« Pour engager les fidèles à sanctifier le mois de mai, spécialement consacré à l'honneur de Marie, Pie VII accorda, le 21 mars 1815, à ceux qui feront chaque jour quelque prière publique ou particulière, ou quelque autre œuvre de piété en l'honneur de la Ste. Vierge, 300 jours d'indulgence pour chaque fois, et indulgence plénière le jour qu'ils voudront choisir, à condition qu'ils se confesseront, communieront et prieront pour les besoins de l'Eglise. »

Cependant comme le but de l'Eglise, en autorisant et en encourageant ces dévotions, est toujours de détourner ses enfans du vice et de les porter à la vertu, et qu'un des moyens les plus puissans et les plus efficaces qu'elle emploie pour y réussir, c'est de les porter à l'imitation des saints, on ne peut donc mieux entrer dans son esprit, qu'en cherchant à se rendre semblable à Marie. Car imiter Marie, c'est imiter Jésus, et se rapprocher de lui autant qu'il est possible, à une faible créature de le faire. C'est aussi ce que se proposent les dévots à Marie, et ce qui les porte à faire, tous les jours du mois de mai, quelques minutes de méditation sur les vertus de cette reine des vierges. C'est encore pour aider leur dévotion qu'ils se procurent quelque image de Marie, qu'ils les portent sur eux, où qu'ils les placent dans un petit oratoire dressé tout exprès, ou dans l'endroit le plus décent de leur habitation, afin que cet objet sensible puisse leur rappeler de tems en tems ce qu'ils sont, les bonnes résolutions qu'ils ont prises, et les vertus qu'ils doivent imiter et pratiquer. Mais comme d'un côté ils savent aussi qu'ils sont faibles et qu'ils ont besoin de secours pour se soutenir, et que d'un autre, la reine des anges et des saints a tant de pouvoir auprès de Dieu, ils prennent tous les moyens possibles pour se la rendre favorable, afin de s'assurer sa protection. C'est pourquoi, à certaines heures, ils s'imposent quelques pratiques, telle que de protester à la Ste. Vierge, à leur réveil, de plutôt mourir que d'offenser son divin fils ; de lui offrir toutes les actions de leur journée ; assister à la sainte messe ; faire quelque visite au St. Sacrement ou à quelque autel ou chapelle de la Ste. Vierge, s'ils le peuvent facilement ; prendre ses repas en présence de Dieu ; y faire quelque mortification en l'honneur de Marie, réciter un *Ave Maria* au son de l'horloge ; demander la grâce d'une bonne mort en se couchant, etc. Il y en a encore beaucoup d'autres que chacun peut s'imposer suivant les secours dont il a besoin. Nous n'avons cité que celles qui sont les plus faciles et les plus aisées à se rappeler. Ceux qui ont ou qui peuvent se procurer le petit manuel intitulé Mois de Marie, y trouveront plusieurs autres pratiques et plusieurs méditations bien propres à les aider dans leur dévotion. Il y a aussi à la fin de la méditation pour chaque jour, des exemples bien capables de ranimer la confiance et la dévotion envers cette tendre Mère. Ceux dont qui sont dévots à Marie et qui ont le moyen de se procurer ce petit volume, en seront grandement récompensés.

— La malle d'Europe du 4, apportée par le *Calidonia*, est arrivée ici hier après-midi. Quoique nos journaux ne nous aient pas encore été délivrés, nous avons appris, par la rumeur publique, des nouvelles qui ne manquent pas de gravité, si elles se confirment. Si on en croyait les bruits, il ne s'agirait de rien moins que d'une guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis. La cause en serait la question de l'Orégon. M. Polk ayant déclaré dans son message d'inauguration que les droits des Etats-Unis sur ce territoire étaient incontestables et qu'il était libre à la population de la république de l'occuper, le gouvernement anglais a résolu, dit-on, et se prépare à repousser par la force, toute tentative que pourraient faire nos voisins pour opérer cette occupation. On dit donc qu'un conséquence de cette résolution de la mère-patrie, un grand nombre de bataillons sont déjà embarqués pour le Canada, afin de mettre les frontières en sûreté.

Ces nouvelles nous paraissent un peu exagérées. Cependant, il faut bien qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire, puisque le steamer *Caledonia* a été retenu à Liverpool jusqu'à la nuit du 5, par le gouvernement d'Angleterre, qui voulait le charger de dépêches pour le consul anglais à Washington.